

Wim Blockmans

Presidente del Comitato scientifico

Ces derniers jours, le monde fut choqué par la nouvelle qu'un type de grippe, inconnu jusqu'ici, a surgi au Mexique et qu'il s'est répandu aux Etats Unis, en faisant des dizaines de morts. Il s'agirait d'une combinaison sans précédents d'infections courantes parmi les cochons et de phénomènes typiquement humains. Ce fait rappelle la panique d'il y a quelques années sur la grippe asiatique. Un des effets en fut une chute dramatique des voyages intercontinentaux. On pense aussi aux vagues récentes de peste parmi les cochons, les épidémies dévastant des populations massive de volailles, la malaire des vaches folles... Notre monde moderne et hautement imprégné de connaissances scientifiques, continue à être secoué par des accidents d'origine biologique. L'homme les a probablement provoqués par les effets imprévus de ses actions. Sa vie en subit soudainement les effets dramatiques, et les perturbations touchent la vie économique gravement et d'une manière imprévisible.

Aucune de ces récentes crises biologiques, aussi graves qu'elles fussent, n'a pourtant atteint les effets qu'avaient, dans les sociétés pré-industrielles, les épidémies et les épizooties, les maladies contagieuses parmi les hommes, les troupeaux d'animaux dont il se nourrit. De manière similaire, les parasites, végétaux ou animaux, ont dévasté des récoltes entières, ou provoqué des effets toxiques de natures différentes. La vulnérabilité des sociétés pré-industrielles, dans le passé européen aussi bien que dans les pays en voie de développement actuels, était beaucoup plus grande par l'absence de moyens scientifiques et techniques pour supprimer ces contagions. Pour ne donner que le seul exemple de la soi-disant Peste Noire des cinq années qui suivaient à 1347, il faut reconnaître que les pertes en vies humaines de près d'un tiers de la population européenne est un taux sans égal à cette échelle dans l'histoire. Certes, déjà en 1972, Emmanuel Leroy Ladurie a attiré notre attention sur les effets désastreux de ce qu'il appelait alors 'l'unification microbienne du monde' au XVIe siècle. Les voyages intercontinentaux mettaient en contact les populations européennes et américaines non-immunisées contre leurs microbes. En conséquence, les populations indiennes furent décimées. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de phénomènes négatifs pour les sociétés humaines: les évolutions biologiques, comme les migrations de populations animales, leur rythme de procréation et leurs conditions de vie, comme ceux du monde végétal, eurent aussi bien des effets positifs sur l'existence humaine.

On peut s'étonner du fait que, mis à part les maintes études sur la peste, de quelques ouvrages de synthèse fort stimulants comme celui de William Mc Neill, *Plagues and Peoples* (1976) et des études ponctuelles sur des contagions particulières, ce thème n'ait pas plus occupé les historiens. Les raisons en pourraient bien être les suivantes: 1. comme les contemporains ne comprenaient pas bien la nature de ces phénomènes, leurs descriptions dans les sources furent le plus souvent imprécises et peu informatives pour le chercheur actuel; 2. l'analyse de ces phénomènes requiert deux types de compétences: les méthodes de la recherches historiques ainsi que les concepts scientifiques – biologiques et médicaux – qui permettent à identifier les effets des contagions à travers des descriptions imparfaites de leurs symptômes. Ces difficultés spécifiques expliquent que le nombre de spécialistes qui maîtrisent ces problèmes n'est pas très grand.

Néanmoins, les problèmes écologiques ont acquis une place prominente dans les recherches historiques depuis une dizaine d'années. L'Istituto internazionale di storia economica F. Datini a voulu encourager cette nouvelle piste de recherches. Il a choisi la voie difficile de l'avant-garde: cette Settimana devra faire mieux que de réunir des interprétations déjà largement connues. Elle veut montrer de nouveaux questionnements, explorer de nouvelles possibilités d'interroger et d'analyser les sources. Je tiens à exprimer ici notre gratitude spéciale envers notre collègue Bruce Campbell, de l'Université de Belfast, qui a proposé et élaboré le concept de cette Settimana di Studi. Les difficultés d'un projet interdisciplinaire se sont font sentir jusqu'au dernier moment, car il s'est révélé plus fastidieux de trouver et de convaincre des chercheurs qualifiés qu'avec d'autres thèmes. Néanmoins, nous sommes fiers d'avoir pu réunir 34 contributions dans ce domaine. Sans aucun doute, ce volume des Atti della Settimana deviendront rapidement un bestseller recherché partout dans le monde grâce à son caractère innovateur.

En tant que président du Comitato scientifico, je suis très heureux que le Consiglio di amministrazione ait décidé d'inviter 8 éminents historiens de grande renommée internationale à joindre notre comitato. Je suis sûr que leur participation nous aidera à continuer à faire des Settimane de Prato le plus important forum dans le monde pour l'histoire économique de l'Europe pré-industrielle. A la fois, je tiens à remercier très chaleureusement les collègues dont le mandat, pour différentes raisons, a pris fin : Michel Balard, Maxine Berg, Giovanni Cherubini, Paul Klep, Chryssa Malthezou, John Munro, François Walter, Giovanni Zalin. Leurs inspiration et dévouement ont permis d'atteindre les résultats qui consistent dans des liens personnels, des échanges d'idées et des actes publiés. Il m'est particulièrement de remercier particulièrement notre collègue et très cher ami John Munro, qui quitte maintenant la Giunta, après n' avoir manqué aucune réunion au cours de son mandat. Cette prestation obtient toute sa valeur quand on se rend compte de la longueur des voyages qu'il lui fallait faire, ainsi des effets du jet lag. Il a non seulement témoigné d'une assiduité exemplaire et d'une conscience exceptionnelle des obligations qu'entraînait son engagement. Ainsi, l'année passe, il a livré sa relazione malgré une nuit passée en fièvre et sans sommeil. Surtout, nous

remercions John pour ses multiples interventions d'une clarté et d'une érudition uniques. Il a bien mérité ses *bistecche fiorentine*.

Et sur ceci, Signor Sindaco, Cari Colleghi, je déclare ouverte cette XLI^e Settimana di Studi.

Giorgio Cosmacini

Lectio brevis

Dalle voci consonanti di non pochi biologi, infettivologi, igienisti e demografi è emersa, in anni recenti, una periodizzazione che, in tema di pesti, contempla una PRIMA PANDEMIA, iniziata nell'anno 543 d.C., iterata in successive ondate epidemiche ed estinta nell'VIII secolo, una SECONDA PANDEMIA, esordita con la “peste nera” del quinquennio 1347-1351, anch'essa iterata in epidemie successive ed estinta nel XVIII secolo, e una TERZA PANDEMIA, inaugurata dalla “peste di Hong Kong” del 1894 (e dalla contemporanea scoperta del bacillo da parte di Alexandre Yersin), massimizzata nella “peste indiana” del Novecento e ancor oggi sopravvivenente sporadica in più parti del pianeta.

PANDEMIA. Perché questa si verifichi, gli esperti ritengono necessarie tre condizioni: che l'agente infettivo sia nuovo, sconosciuto al sistema immunitario difensivo dell'uomo; che esso sia in grado di riprodursi nell'organismo umano determinando una malattia ad alto tasso di morbilità e mortalità; che il nuovo agente si trasmetta da uomo a uomo con penetranza rapida ed elevata. A quest'ultimo proposito va detto che alcuni animali sono in grado di incubare l'agente e di favorirne le rapide mutazioni, con acquisizione da parte sua della capacità di infettare altre specie animali. Tale “salto interspecifico” è particolarmente pericoloso: il rischio è che l'uomo diventi - come è stato detto - “un *mixing vessel*, un crogiolo dove l'agente può mutare e produrre ceppi ancora più aggressivi”, i ceppi di una malattia a diffusione continentale o planetaria qual è appunto una pandemia.

EPIDEMIA. La parola è greca. Leggendo i libri del *Corpus hippocraticum* si è dedotto che “in greco *epidemia* vale *visita*, cioè viaggio o soggiorno in città straniera”, e che “nel linguaggio ippocratico il termine non significa affezione contagiosa, ma malattia predominante in una certa regione e in un certo periodo”, cioè dotata - in senso proprio - di una sua realtà e identità spazio-temporale. In modo surrettizio, ma assimilato dal senso comune, il termine - da *epi démon*, “sopra il popolo” - ha assunto il significato di malattia che incombe “sopra la popolazione”.

In termini non di senso comune, ma scientifici moderni, il concetto di epidemia si è arricchito in età contemporanea includendo la categoria della *specie* e ampliando la categoria della *popolazione*. In generale si può dire che, per influsso prima della teoria darwiniana e poi della genetica delle popolazioni (disciplina quest'ultima decollata a partire dagli anni Trenta del Novecento), la biologia e le discipline a essa correlate non contemplano più le individualità (normali e patologiche) come semplici varianti tipologiche (variazioni di questo o quest'altro biotipo), ma le

considerano realtà individuali portatrici di caratteristiche anche genetiche che le differenziano da altre realtà individuali della medesima specie.

Le recenti ricerche di genetica delle popolazioni hanno portato alla nascita della *teoria sintetica della evoluzione* con inquadramento, nella cornice concettuale disegnata da Darwin, delle sempre più ampie e approfondite acquisizioni circa la frequenza e la distribuzione dei geni e delle basi genetiche delle malattie. Oggi la categoria di *popolazione* assume grande rilevanza nel caratterizzare un insieme di viventi di una data *specie*, a cui il patrimonio ereditario e la parentela genetica offrono la possibilità di realizzare le proprie potenzialità evolutive sfruttando una ben determinata e più o meno grande, sia spazialmente che temporalmente, NICCHIA ECOLOGICA.

Questa nozione di “nicchia ecologica”, poi ampliata in quella di ECOSISTEMA, ha consentito vent'anni fa a Jacques Ruffié, biologo studioso di dinamica delle popolazioni e co-autore con lo storico della medicina Jean-Charles Sournis del libro *Le epidemie nella storia* (Roma 1985), di affermare tra l'altro che la nicchia di una popolazione “non corrisponde solamente alla sua area di distribuzione [spaziale]”, ma anche a “fattori temporali” e a “numerosi parametri ambientali quali il tipo di nutrizione, i costumi alimentari, i rapporti con le altre specie (predazione, commensalismo, parassitismo)” nonché “le aggressioni patologiche virali, batteriche, parassitarie”.

Quanto anzidetto pone in risalto la rilevanza epidemiologica che - oltre ai geni, ai virus, ai batteri, ai parassiti - hanno la geografia, i secoli, i modi e gli ambienti di vita e le relazioni interspecifiche (tra specie umana e specie animali). Caratterizzati in senso ecologico e al tempo stesso in senso evolucionistico, i modelli biologici per l'interpretazione dei dati storici attinenti alle epidemie hanno tratto giovamento dalle acquisizioni della biologia molecolare, ma anche da quelle dell'antropologia. Il che ha permesso a Mirko Drazen Grmek di scrivere nel 1993 che “fin dall'alba della civiltà il pensiero umano è fortemente impregnato dall'idea di malattia. In realtà, più che di un concetto, si tratta di una famiglia di concetti che hanno conosciuto una evoluzione nel corso della storia.[...] Lo studio di questi concetti è compito sia della storia della medicina che dell'antropologia culturale”.

Riassumendo e concludendo si può dire che le epidemie, proprio come tutte le cose umane formate nei due grandi laboratori della natura e della storia, nascono, crescono, si stabilizzano, durano, declinano, scompaiono. Esse appartengono alla fenomenologia del vivere, sia dei macro- che dei micro-viventi. Dal punto di vista individuale sono fenomeni biologici che cambiano l'organismo e fenomeni biografici che cambiano l'esistenza. Dal punto di vista collettivo sono fenomeni che concernono la specie umana, cioè un insieme di viventi simili fra loro per caratteri genetici, e una popolazione di uomini, cioè un insieme di esseri umani omogenei per distribuzione spazio-temporale e per altri fattori. Le epidemie sono insieme processi naturali e processi sociali.

Grmek ha preannunciato: “l'attenzione degli storici futuri sarà certamente rivolta alle due fasi più rilevanti di questi processi, ai periodi di equilibrio da un lato e ai periodi di sconvolgimento dall'altro”. Per quanto attiene a quest'ultima EPIDEMIOLOGIA RIVOLUZIONARIA, fanno fede gli ottocentocinquanta anni che precedono il nostro presente con le diffusioni transmediterranee e transoceaniche dei microrganismi patogeni afro-asiatici, americani, europei, in conseguenza delle

recidivanti, incalzanti, crescenti e assillanti poussées di GLOBALIZZAZIONE PLANETARIA.

Nel 1996 un professore di Harvard, Jonathan Mann, ha scritto: “La nostra epoca sarà caratterizzata da ricorrenti epidemie di nuove malattie infettive”. Nel 1997 è toccato al New England of Medicine lanciare un avvertimento analogo: “La scoperta di un nuovo, virulento ceppo di peste bubbonica, resistente ai farmaci, accresce il timore”. Commentano nel 2006 William Naphy e Andrei Spider a conclusione di un loro saggio dal titolo *Plague. Black Death and Pestilence in Europe*: “La paura è l'eredità durevole della peste, forse il suo lascito più importante”. Nel Trecento “l'uomo temeva la peste e le pestilenze come le teme oggi”. La differenza è che oggi esse possono venire combattute e debellate grazie ai progressi della scienza medica e dell'organizzazione sanitaria, e pertanto, salvo smentite, “non essere più una minaccia alla stabilità della vita individuale e sociale”.

Pandemie ed epidemie - con i loro dintorni biologici, antropologici, ecologici, economici - sono paradigmi che offrono al *métier d'Historien*, configurato da Marc Bloch come bi-direzionale (dal passato verso il presente e viceversa), la possibilità di scrivere e riscrivere un importante capitolo di quella che l'altro padre della storiografia delle “Annales”, Lucien Febvre, chiamava con ambizione *histoire à part entière*.